

PETITE FILLE MODELE

Quand j'étais petite fille on ne m'emmenait presque jamais dans les grands magasins. Cela restait une chose magique, j'en prenais pleins les yeux chaque fois que j'y allais. J'avais beau être la petite dernière d'une famille nombreuse, je n'étais pas gâtée. Mon papa était pasteur, moins que smicard, j'héritais donc des habits de mes grandes soeurs, ou des gens de la paroisse... Je n'en souffrais pas, sauf un peu à l'école, quand ce que je portais était vraiment trop démodé. J'étais coquette.

Quelquefois il y avait des exceptions et on allait faire des courses, toute la famille ensemble, dans les grands magasins. Un jour on m'a acheté un kilt, avec une grosse boucle dorée que j'adorais. Je devais avoir sept ou huit ans. J'aimais les miroirs, je passais des heures à jouer devant. J'étais mince. Maman aimait m'habiller, je pouvais sentir cela, quand elle m'a mis le kilt, elle a dit que j'étais à croquer. Papa était d'accord. Il m'a prise par la main et il m'a dit de le suivre. Il m'a amenée de la cabine d'essayage jusqu'au rayon des petits, où il y avait quelques mannequins. Il m'a placé à côté d'eux, me les a montrés et il m'a dit de prendre la même position. Je les ai observés et puis j'ai placé mes bras et mes mains comme eux, les pieds ensuite. Papa a rigolé. Il m'a dit : "Regarde par là." Je l'ai fait. Il m'a demandé de ne surtout pas bouger, de rester ainsi jusqu'à ce qu'il revienne. Et il a disparu.

Je suis restée immobile, toute seule, le regard fixe, un moment qui m'a paru assez long. Une dame âgée s'est approchée et a commencé à tourner autour de moi. Je n'ai pas bougé. La dame s'est encore approchée pour regarder le kilt de plus près, elle l'a pris entre ses doigts et a rajusté ses lunettes. Je ne bougeais toujours pas, je ne voulais pas décevoir papa. Je ne comprenais pas comment la dame ne me voyait pas. Elle continuait à tripoter le kilt dans tous les sens et c'était aussi moi, ma chair, qu'elle touchait. Alors j'ai eu peur. Une larme descendait sur ma joue mais je continuais à rester parfaitement figée. Je sentais mon coeur battre. La dame s'est exclamée toute seule: "Mais où est le prix?... enfin! Où est le prix?!". Alors je n'ai plus pu tenir, je sentais mon visage en feu quand je lui ai murmuré: "Pardon..., excusez-moi...", sans m'agiter encore, puis brusquement je me

suis mise à courir droit devant moi. La vieille avait les yeux écarquillés, l'air totalement abasourdie.

Papa était au bout de l'allée et il avait tout vu. Il m'a reçue avec un éclat de rire, en me serrant dans ses bras.

© Dominique Abel

CHATEAUX EN ESPAGNE

On a fait une prise de vue qui avait pour thème: "Châteaux en Espagne". On a vu l'un après l'autre les châteaux les plus impressionnants de Castille. Trois jours de travail, une nuit au *Parador** de Segovie, l'autre au *Parador* de Tolède. C'était un rêve: la nuit, les Parador; la journée, le voyage à travers le paysage de ce plateau aride. On a la sensation que les gens qui vivent là ne peuvent être qu'authentiques. Et une lumière... Une lumière qui magnifie tout, de grands rayons rasants l'espace immense, habitant soudain ces châteaux tellement gigantesques qu'on dirait qu'ils ne sont pas de ce monde.

J'ai dû poser devant ces châteaux, je me sentais minuscule avec derrière moi un monstre menaçant de force et de mystère. Je me retournais pour les regarder et pour me rassurer, je n'en revenais pas. L'équipe, au loin. Le photographe photographiait au zoom, il me criait des choses mais ses paroles étaient emportées par le vent. Le vent et rien d'autre. Si! Une corneille est passée en criant, je crois que c'était cela... un oiseau noir. Le vent dans mes yeux, mes cheveux et ma cape. Grandes capes aux lignes sobres et aux couleurs sombres, grandes bottes: les habits étaient à la hauteur de cette illusion romantique qui commençait à déteindre sur mon coeur. Je ne voyais plus personne, le soleil arrivait droit sur moi. J'étais contente d'être isolée de la sorte, je me sentais seule avec des anges, des esprits, des ancêtres; exaltée. Je crois que je me suis absentée un bon moment de la réalité de ce travail, je ne sais donc pas ce que j'ai fait. Simplement debout là devant ce château sur ce grand plateau, j'ai complètement oublié de poser, oublié pour un temps avoir même une apparence distincte sur ce paysage. Et le photographe a pris ça, il faut croire. A un moment il m'a appelée: "Hé! Tu peux bouger, t'es pas une pierre!". Je ne sais pas combien de temps j'étais restée immobile. Le soleil allait bientôt se coucher, le ciel était un incendie.

On est tous remontés dans la fourgonnette et j'ai demandé au photographe s'il voulait bien me laisser sa place, devant, pour la vue. Il m'a dit d'accord. Je me suis donc installée face au paysage, à côté du chauffeur et j'ai réchauffé mes mains sur le tableau de bord.

Le chauffeur était un homme avec un bon sourire, plutôt trapu, qui fumait en permanence des petits cigares. La rédactrice s'en plaignait mais il

l'envoyait promener en rigolant. Ils n'en étaient pas à leur premier travail ensemble. Chaque fois que Vogue faisait des prises de vue à l'extérieur, c'était à lui qu'ils faisaient appel. Il travaillait aussi pour d'autres magazines et boîtes de pub.

Il avait tapissé sa fourgonnette des composites de toutes les mannequins qui avaient voyagé avec lui et qu'il avait trouvées mignonnes. La rédactrice et la styliste riaient parce qu'il y en avait de carrément ringardes, le photographe et le coiffeur trouvaient que c'était même pénible à voir pendant tant d'heures de voyage. Mais pour le chauffeur il n'y avait pas de différences, c'était toutes des filles jolies et gentilles qu'elles soient débutantes, tops, ou mannequins pour Damart. Ils ont commencé à parler mode à l'arrière, une vraie discussion avec des j'adore et des c'est épouvantable. Le chauffeur ne disait rien, il n'avait aucune idée sur la question et il s'en foutait. Moi non plus je ne disais rien. Je me sentais aussi paisible que cet homme à mes côtés qui conduisait d'une seule main. Ses yeux étaient braqués droit devant, ils avaient déjà englouti des milliers de kilomètres. Le paysage était chaque fois plus beau dans la lumière. J'ai fini par lui poser quelques questions, il avait l'air de bien connaître le coin. Je crois qu'on était heureux tous les deux à cet instant parce qu'on ne se sentait en train de travailler ni l'un ni l'autre.

UNE BEAUTÉ QUI NOUS DÉPASSE TOUS

(...) La Beauté absolue. La Grâce. Voilà ce qu'ils cherchent, ces tristes frustrés, ces snobs qui m'entourent?

Ils sont capables de transformation eux aussi et, poussés par un soudain besoin d'idolâtrie, vous disent alors des choses qu'il ne faut pas trop croire si l'on ne veut pas tomber de haut. Un enthousiasme presque fanatique peut très vite virer au désintérêt le plus désabusé. Ils vous cajolent tout d'un coup, ont envie de vous gâter, vous entourent de mille soins, "*tu es sublime*", papillonnent autour de vous, arrangent pour la énième fois la petite mèche de cheveux, un pli infime, un détail dans la position du col...

Je me croyais l'étoile, je n'étais que le support provisoire d'un rêve sans importance, un mirage, une chimère... Ce n'était pas moi que l'on soignait ainsi mais ce produit destiné à rapporter.

Il suffisait de constater que les maquilleurs avaient déjà, longtemps avant que nous ayons terminé la dernière photo, remballé leur matériel sans même nous laisser de quoi enlever ces kilos de maquillage sur le visage... Partis sans prévenir. Ils auraient pu dire au moins au revoir, nous avons passés de longues heures ensemble!

Et voilà : on se retrouve à cinq heures et demi du matin sur le quai du métro, au milieu des premiers travailleurs, épuisée, peinturlurée, pareille à une folle...

TOUT DONNER

Parfois je suis tellement prise par la mise en scène qui m'entoure dans un travail que je deviens vraiment celle qu'on projette sur moi. Je veux tout donner à ce personnage dans cet instant et pour cela il me semble que je pourrais sacrifier le reste de ma vie. Si l'enjeu était: tu pourras être cela mais après tout sera fini, le monde va s'arrêter, je dirais: "d'accord, d'accord, peu importe!"

« CASTING DIRECTOR »

Cette «Casting Director» est bourrée. Elle en est à son troisième jour de casting.

Il s'agit d'un spot télévisé pour une voiture et elle a déjà vu passer une centaine de jeunes gens et de jeunes filles. Les critères de sélection exigés par le client sont assez précis mais il doit y avoir un malentendu: ou c'est elle qui ne s'est pas bien exprimée ou les agences de mannequins ne comprennent rien : depuis deux jours, la salle d'attente déborde du matin au soir.

Il y en a pour tous les goûts: des blonds, des bruns, des sportifs, des distingués, des "commerciaux" et des "non commerciaux"...

Alors cette femme explose, elle perd sa froideur impersonnelle qui lui permettait -comme une vieille habitude- de renvoyer les gens chez eux dès leur arrivée, parce qu'ils n'avaient pas le profil. Est-ce à force de faire passer des castings, de voir et revoir toutes ces têtes en demande, en attente, en désir d'être engagés? Elle débloque, elle ne se comporte plus comme on l'attendrait: la situation est dramatique, il y en a partout, dans les couloirs, dehors, plus de cent personnes dans tous les genres... Ce casting devrait être terminé, la cassette vidéo envoyée depuis plusieurs jours. Mais elle accepte encore du monde, même les plus moches, même ceux qui arrivent après l'heure.

Et puis elle rigole, elle fait de la dérision à voix haute... Une dérision qui n'est pas méchante, mais ce qui se dévoile soudain -et qui est aussi troublant pour elle-même que pour les mannequins- c'est que son métier la bouffe de l'intérieur. L'alcool est alors une libération mais elle en est gênée et c'est cette conscience même qui l'empêche de comprendre et d'accepter ce qui lui arrive: elle est habitée par sa fonction au delà de son besoin de s'en libérer, de la profaner.

C'est pourquoi ce comportement excessif: elle voudrait pouvoir agir et s'en défaire mais toutes ces têtes qui la regardent et attendent leur tour l'emprisonnent. Rompre du tout au tout avec ce que sa fonction a fait d'elle, c'est ce qui lui est révélé soudain. Elle ne se reconnaît plus dans ses tics de comportement, ils ne lui sont pas propres, ils sont sociaux; elle ne reconnaît plus son assurance inébranlable. L'alcool fait vaciller sa raison sociale et

apparaître son humanité d'ordinaire cachée. *Comment puis-je faire ce métier depuis si longtemps, comment puis-je être aussi loin de moi?* Pour aller jusqu'au bout de cette révélation, il lui faudrait changer complètement. En attendant elle ne s'est jamais comportée avec autant de liberté, elle n'a jamais de sa vie déconnée pareillement. Il faut qu'elle en finisse, n'importe comment... Et tant pis pour le gâchis d'énergie, de temps et d'argent; le gâchis et l'arbitraire font partie des castings. Ce qui lui arrive là restera finalement entre elle et elle (que ceux qui l'ont vu disent donc qu'elle picole...). Elle réglera plus tard son compte avec elle-même, elle s'en débrouillera, demain sera un autre jour.

UN WEEK-END EN FAMILLE

Nathalie passe un week-end chez ses parents pour se reposer entre deux voyages, deux prises de vue.

Sa famille la trouve changée depuis qu'elle fait ce métier. Mais ni ses frères ni ses parents ne lui en parlent. Elle leur en parle encore moins. Elle aussi les trouve changés, dans leur regard elle sent une peur, comme si elle venait d'un autre monde, n'était plus tout à fait leur soeur. Il n'y a qu'avec le petit frère que la tendresse fuse, ils s'adorent mutuellement et se bécotent toute la journée. Ce métier l'a-t-il changée? Nathalie ne le pense pas.

A moins qu'elle ne se rende compte de rien. Le toucher de sa peau est le même depuis l'enfance, du plastique fin, une douceur divine, parfaite. Oui elle sait mieux se mettre en valeur mais, cela n'a pas de conséquences.

Nathalie ne se prend pas au sérieux ; elle ne prend rien au sérieux, c'est peut-être ça qui les dérange. Les baisers avec son petit frère sont la seule chose réelle, le reste n'est qu'une étrange comédie.

Sa vie entière n'est qu'une comédie, mais qui pourrait prétendre savoir pourquoi il est là?

Depuis toujours Nathalie considère qu'elle n'a qu'un seul ami: l'argent. Tout le reste est mensonge. L'argent est ce qui lui fait accepter les difficultés et les désagréments de ce métier pour lequel elle se sent trop paresseuse et trop libre. Elle veut pouvoir ne compter que sur elle et mener la vie qui lui plaît. Voilà ce dont elle est sûre, mais elle ne sait pas d'où lui vient cette certitude, cette indépendance, cette solitude.

Nathalie adore les enfants mais n'a jamais eu l'esprit de famille. Elle déteste les repas où l'on est nombreux. Recevoir, être reçue, être en groupe: se retrouver à plus de trois lui donne généralement envie de fuir, son réflexe premier est de se cacher.

Manque de chance ses parents reçoivent des amis ce week-end, *ils ont très envie de te connaître*, elle aurait dû s'en douter. Ils sont en train de boire l'apéro, ils l'attendent tous pour déjeuner, elle est sous la douche depuis une heure et bien qu'elle se sente légèrement coupable, elle refuse ce sentiment. Elle est incapable de se dépêcher, de couper ce jet d'eau chaude sur le visage qui la détend. Elle n'a même pas faim.

Elle sort nue de sa douche et, ainsi dévêtue, traverse le salon devant tout le monde pour aller jusqu'à sa chambre en lançant un bonjour à peine audible. Parents et invités sont sous le choc, le ciel vient de leur tomber sur la tête. Elle paraît ne se rendre compte de rien. Il n'y a ni provocation, ni même d'exhibition ostentatoire dans son comportement, plutôt une énorme inconscience et c'est cela le plus troublant. Comment est-ce possible?

Les parents ne comprennent pas, ils pensent à une déformation professionnelle, ils sont gênés, ils souffrent. Nathalie ne conçoit pas cette souffrance et ne la supporte pas.

Mais elle est championne de l'apparence et elle arrive détendue à table et parvient, en fin de repas, le vin aidant, à détendre l'atmosphère. Puis sitôt le repas terminé elle déclare qu'elle doit prendre le train de quinze heures, aide vaguement à débarrasser, ramasse en vitesse ses affaires éparpillées et les entasse dans son sac de voyage. Elle embrasse tout le monde, ils la regardent comme une étrangère, elle en est une, tout cela est faux. Elle embrasse très fort son petit frère qui a de l'admiration et de la tristesse dans les yeux. Nathalie est sur la route.

OSAKA TERMINAL HOTEL

Osaka terminal hôtel: hôtel du Japon, hôtel immense. Une énorme tour ultra moderne, peut-être un millier de chambres? Dès que le taxi me dépose, un petit bonhomme en costume se précipite pour prendre mes bagages, je ne suis pas habituée : on dirait qu'il m'attendait, comment sait-il à qui il a à faire? Je me laisse conduire, comme enchantée.

Il marche vite en me surveillant du coin de l'oeil pour voir si je le suis bien. Je le suis, étonnée par ce luxe, ces salons, ces gens bien habillés. Nous attendons l'ascenseur, le petit homme se courbe pour que je passe devant lui, l'ascenseur est grand comme une chambre, il y a de la musique diffusée par un haut parleur, une musique très suave, un genre de Jazz léger. Les autres occupants de l'ascenseur se courbent à notre entrée avec de grands sourires. Au vingt-neuvième étage, nous descendons, le petit homme accompagne son geste de la main d'un "*Please Miss*".

Nous avançons dans des couloirs qui semblent infinis, il y a encore de la musique, une autre musique, dans le même genre, aussi feutrée que la moquette, on ne sait pas d'où elle sort... Nous avançons comme si nous glissions sans faire aucun bruit. Je me demande si toutes ces chambres sont vides ou occupées et par qui... Je ne sais pas comment le petit homme se repère mais il semble déterminer sa destination grâce à un radar intérieur, il pile devant une porte, l'ouvre avec une carte magnétique, se courbe encore en m'indiquant de passer (toujours se mélange de politesse et d'injonction) dépose mes bagages à l'endroit prévu à cet effet. Il me demande: "*Miss, what is your wish, dinner in your room or in the restaurant?*" Je réponds : au restaurant. Le petit homme se courbe en me tendant ma carte-clef: "*Please relax, enjoy your dinner and your night, thank-you very much*" et, se courbant encore, il disparaît.

Dans la chambre tout est luxueux, même le peignoir-kimono et les pantoufles. Il y a une énorme télé. En plus d'une chaîne d'information japonaise et de la CNN, en plus des télévisions du monde entier, il y a quatre autres programmes dont sont présentés quelques extraits alléchants (il faut payer si on veut les regarder): un film américain d'aventure (les images rappellent la guerre du Vietnam), un film japonais d'aventure (avec un héros

au visage émacié et quelques images d'une violence inouïe), un film pornographique occidental et un film érotique japonais.

C'est celui-là qui attire mon attention: une toute jeune fille très pâle entre en maillot de bain dans une piscine, elle fait la planche. L'eau joue sur le haut de son maillot de bain, le soulève et le rabat alternativement contre ses seins légèrement découverts. Son visage est mouillé, lisse et immobile comme un masque mais avec une expression curieuse, troublée, troublante. De cette scène, si pudique, se dégage quelque chose d'à la fois morbide et d'étrangement très érotique, en tout cas c'est l'effet qu'il me fait. Il incite à en vouloir plus et éveille une curiosité que je ne me serais jamais attendue à ressentir. Mais l'image est coupée à cet instant, rappelant que, pour voir la suite, il faut payer.

J'éteins la télé, je décide d'aller dîner. J'ai un *bon pour un dîner en solitaire*, payé par le client. Je choisis un restaurant avec de grandes baies vitrées dominant la ville immense. Quand j'entre, les regards se tournent vers moi, sans pesanteur. Il n'y a que des hommes, et surtout des japonais. Il me semble néanmoins apercevoir quelques visages occidentaux au fond de la salle. Le garçon me laisse choisir ma table, juste contre la baie. Je regarde les lumières de la ville immense. Autour de moi des hommes discutent d'affaires. Je peux lire dans leur regard. Il est le même chez tous quand il se pose sur moi. Il s'y trouve une certaine ambiguïté: ont-ils affaire à un mannequin ou à une prostituée de luxe? Un mannequin c'est presque pareil finalement, c'est une femme publique, son image appartient à tout le monde, elle doit d'ailleurs sûrement coucher avec les photographes et avec les clients!... Ils gloussent comme des petits garçons après m'avoir regardée, ils m'apparaissent empotés, stupides, et en même temps incroyablement sans gêne. Seule la femme accompagnée ne subit pas ces regards, ils n'osent pas. C'est comme ça dans le monde entier. Et peut-être mon cœur se serre-t-il un instant à cette pensée de l'homme regardant la femme comme on consomme.

Je mange ma compote sans cesser de contempler tous les buildings illuminés, c'est beau, ça fait rêver. J'appelle le garçon, j'écris le numéro de ma chambre et je signe l'addition, je me lève sans regarder personne. Dans l'ascenseur je chante par dessus le haut-parleur. Je débarque à mon étage, marche dans ces immenses couloirs à perte de vue, ces couloirs musicaux. Il n'y a personne, pas un chat, pas l'ombre d'un vivant. Quand j'étais danseuse, je recherchais de tels couloirs pour m'entraîner à faire des tours,

jamais je n'en ai trouvé d'aussi grands et d'aussi vides, la tentation est trop grande: je me lance, je commence à tourner lentement puis de plus en plus vite.

Toute seule dans ces grands couloirs je m'amuse comme une folle, je fais des tours et des tours, longtemps. Personne ne m'a surprise, du moins pas que je sache.

Je regagne ma chambre après l'avoir cherchée dans le labyrinthe, être passée plusieurs fois devant sans le savoir, je suis toute étourdie, je m'allonge sur le lit.

Je fixe le plafond et repense à cette japonaise qui fait la planche dans la piscine, je me caresse vaguement, je tâche de m'endormir.

Toujours toute seule dans les hôtels.

UNA CHICA DE VALENCIA

C'était une espagnole de dix-sept ans des cités de Valencia où tout le monde la connaissait pour sa beauté. Elle était magnifique et depuis l'âge de quatorze ans les hommes se retournaient sur elle, saisis.

Parce que c'était une beauté sauvage et sensuelle. La peau brune, des cheveux très noirs et très longs qui s'enroulaient comme des serpents autour d'un corps qui ondulait naturellement, souverainement.

Mais les gens disaient qu'elle était cinglée, même les hommes qui la désiraient. Peut-être avaient-ils peur, parce qu'elle, c'était un sortilège vivant.

Sa mère était morte quand elle était très petite encore, sa famille était pauvre, elle était la cinquième de six enfants.

Personne ne la contrôlait et elle sortait en boîte, tous les soirs.

Là elle prenait tout ce qui lui tombait sous la main, se laissait inviter, dansait, dansait comme une folle, elle adorait ça.

Quand un homme voulait davantage que l'embrasser, elle devenait farouche et disparaissait, tout de suite. Puis elle traînait dans les rues livrée à elle-même, parce qu'il fallait qu'elle attende que le jour se lève pour rentrer se coucher, c'était impossible autrement.

Ses frères, son père, toute sa famille était contre elle. Ils la considéraient comme une traînée. Elle ne voulait pas travailler, pas étudier non plus. Cette fille-là avait l'air de se foutre de tout, et quand on lui reprochait son égoïsme ou de n'aimer personne, elle répondait : "*de toutes façons je m'en fiche*". Mais il fallait quand même qu'elle soit toujours là où il y avait du monde et le moins possible avec sa famille.

Quand on lui demandait ce qu'elle voulait faire plus tard, elle haussait les épaules. Quelqu'un lui avait dit qu'elle devait être mannequin. L'idée l'avait fait rêver mais elle ça lui semblait impossible. Comment sortir de ce ghetto?

En attendant, elle continuait à sortir tous les jours, elle avait chaque fois un nouveau compagnon avec lequel elle ne finissait jamais la nuit. Ça n'avait pas l'air de la tracasser: tout ce qu'elle voulait c'était sortir chaque soir, *ne pas aller se coucher*. Elle expliquait qu'elle n'avait jamais pu dormir la

nuit. C'est pour ça que, tant qu'elle avait été obligée d'aller à l'école, elle s'endormait sur les tables.

Elle avait toujours détesté l'école et toujours aimé danser.

Quelque fois, elle s'aventurait vers le centre de Valencia, vers les plus belles boîtes et là, il y avait souvent quelqu'un pour lui donner de l'Ecstasy ; c'était très bon, une extase, oui, passagère, mais jamais elle n'avait connue un ravissement pareil. Malgré tout, elle n'allait jamais jusqu'au bout de l'acte charnel, avec personne.

Une nuit, dans une de ces boîtes, son destin a changé: un "scouter"* chargé de ramener de nouvelles mannequins à Madrid lui a promis un bel avenir dans la profession. Elle n'avait rien qui l'attachait et elle l'a suivi comme en rêve. Elle est entrée dans ce nouveau monde et ce nouveau métier comme ça, dans cet état de transe, inconsciente.

Sa beauté et sa photogénie lui ont rapidement rapporté des succès professionnels et sans jamais se retourner sur son passé elle a commencé à voyager d'un pays à l'autre et à gagner de l'argent. Beaucoup d'argent pour elle qui n'en avait jamais eu. Jour après jour, elle dépensait autant qu'elle gagnait, c'était ça son bonheur et ça durait plus que l'Ecstasy.

Elle ne pouvait toujours pas dormir la nuit, elle ne se sentait en sécurité que là où il y avait du monde. Dans les boîtes elle payait maintenant et buvait et invitait. Elle prenait tout ce qu'on lui offrait aussi et puis, pour finir elle a commencé à se donner elle même aussi, comme ça, sans réfléchir. Elle détestait la solitude. Ceux qui furent ses compagnons de passage l'aimèrent profondément mais jamais pour la vie.

Ils étaient désemparés par ses excès: elle passait mystérieusement d'un état à un autre, de la ferveur à l'indifférence, de l'excitation, de la joie la plus exubérante à la déprime, une tristesse sans appel où personne ne pouvait la rejoindre. Elle s'ouvrait facilement et on pouvait voir alors une gentillesse rare, précieuse mais soudain elle s'assombrissait, se refermait. Ceux qui l'aimèrent furent dérouterés: ils se sentaient tout et rien à la fois, trop de responsabilité devant tant de fragilité, et rien parce qu'elle était trop animale, trop libre, trop incohérente et impulsive. Ce passage de la pauvreté à la richesse, toucher de l'argent, l'avoir sous la main, tout ça c'était passé en un clin d'oeil, comment pouvait-elle être si vite désabusée ? Certains essayèrent de la convaincre de cesser de se détruire. Mais jamais ils ne lui proposèrent de faire leur vie ensemble non plus, jamais ils n'essayèrent. Trop belle, trop sensible, folle.

Pour supporter ce travail exténuant sans dormir, la cocaïne l'aidait, les amphétamines aussi, tout ce qui pouvait lui tomber sous la main. Son état nerveux empirait et ça commençait à se voir, elle n'avait aucune discipline, aucune patience. Alors vint le début du déclin professionnel. Quand un agent la sermonnait pour son comportement, ses retards, elle devenait facilement hystérique, elle se défendait en pleurant et les yeux se détournaient d'elle. Presque aussi vite qu'elle était montée dans la profession, elle commença à dégringoler. Mais elle, elle faisait celle qui ne se rend compte de rien.

Une nuit dans une boîte à Madrid elle dansait langoureusement, presque seule sur la piste, serrant contre elle quelque chose, l'air égarée. Le mélange de sa beauté et de cet air là, la rendait irrésistible, irrésistiblement désirable, irrésistiblement à protéger, elle n'avait pas idée de ça : combien elle était exposée. Elle ne faisait attention qu'à cet objet qu'elle portait avec beaucoup de délicatesse comme si elle y tenait beaucoup. Un jeune mec à la beauté farouche, un rien fier, a commencé à danser près d'elle. Il lui a demandé ce qu'elle portait. Elle, elle a seulement fait *non* avec la tête, elle ne voulait rien dire. Mais lui, il était tenace, il ne l'a pas lâchée de la nuit ; alors, à la fermeture, elle lui a fait un petite signe de la main pour qu'il la suive, avec une expression de complicité enfantine. Assise sur les marches de la boîte, dans la lumière du jour naissant, elle a déplié doucement le foulard et lui a découvert avec qui elle avait dansé toute la nuit: un très petit chat. Elle le caressait doucement, lui disait tout bas qu'il venait de passer sa première nuit au monde, il miaulait sans arrêt très faiblement, elle lui disait que tous les deux étaient pareils.

Le garçon lui expliqua que ce chat n'avait aucune chance de survivre s'il ne retrouvait pas sa mère tout de suite. Elle s'est contentée de répondre que sa mère était morte, qu'il n'avait qu'elle, que c'était elle qui l'avait sauvé. Elle le voulait encore plus maintenant parce qu'il était accroché à la vie comme à elle : embryonnaire, il s'agrippait pourtant à son pull et cherchait à monter jusqu'à son cou et ça la faisait rire, d'un rire de pure joie. Et puis soudain, gravement, avec des larmes dans les yeux, elle a dit au garçon que s'il l'accompagnait à la recherche d'un vétérinaire pour lui donner les soins nécessaires à sa survie, elle ferait tout ce qu'il voudrait, elle répéta : *tout*. Le garçon l'a regardé dans les yeux, il a haussé les épaules, un rien brutal, et puis il lui a fait signe de le suivre.

Ceux qui les croisaient dans le matin naissant se retournaient sur elle: elle était resplendissante malgré la fatigue, animée d'une lumière intérieure, ses

jambes devenues si fines, ressemblaient à celles d'un faon, graciles, comme si elle tenait debout par miracle. C'était ça le plus incroyable: moins elle dormait, plus elle se détruisait, plus elle était belle, d'une beauté poignante. Sur la moto elle ne s'est pas tenue pour mieux protéger son chaton mais elle a collé son corps contre le garçon. Le vétérinaire était plutôt sceptique quant aux chances de survie du petit animal mais il était touché et lui a donné tout ce qu'elle pouvait imaginer nécessaire: lait de remplacement, biberons, elle le suppliait, elle ne semblait pas comprendre que ça ne dépendait pas de sa volonté, elle répétait qu'elle était prête à payer, «*lo que hiciera falta*».

Le garçon l'a ramenée chez lui, et c'est seulement alors qu'elle l'a reconnu: c'était un jeune acteur de cinéma. Lui aussi avait un destin pas ordinaire: il zonait adolescent dans une des banlieues les plus pourries de Madrid, celle où il était né. Un jour un metteur en scène était venu accompagné, ils cherchaient « un beau voyou ». Et c'est comme ça qu'il avait été embauché pour jouer son propre rôle: celui d'un jeune délinquant sortant de prison. Depuis il enchaînait un peu toujours les mêmes rôles de mauvais garçon au charme irrésistible. Il faisait ça facilement, ça lui plaisait, il gagnait bien sa vie.

Après s'être occupés du chat, après qu'elle l'ait couvert de baisers très délicats, avant de le mettre au chaud dans le pull le plus moelleux qu'il ait pu trouver, ils se sont couchés.

Pour la première fois dans sa vie un homme ne lui a rien demandé: il l'a juste serrée fort dans ses bras et ils ont dormi, l'un contre l'autre.

Au début de l'après midi, elle s'est réveillée seule, elle a tout de suite regardé son petit chat, longuement : il dormait, la respiration était rapide, mais il dormait. En préparant son petit déjeuner, elle s'est mise à chanter soudain, une chanson de son enfance. Elle était joyeuse comme peut-être elle ne l'avait jamais été. Elle a même commencé à mettre un peu d'ordre dans la maison qui était dans un état de laisser-aller effarant. Elle a fait ça, non pas à la manière d'un domestique, mais comme si elle était chez elle. Il était parti en lui laissant un mot: il devait tourner dans un spot télévisé contre la drogue «en tant que personnalité concernée».

Pendant le reste de son absence, elle s'est occupée du petit chat, lui un a donné le biberon, l'a caressé longtemps. Puis elle s'est remise dans le lit et elle l'a attendu, sans rien faire. Elle a ouvert quelques magazines qui

traînaient autour, datant de quelques mois. Quand il est revenu elle lui a montré qu'elle était celle-ci et aussi celle-là! D'abord il a été stupéfait, puis très fier. Mais elle a bazardé les magazines et lui a dit qu'elle voulait qu'il lui fasse l'amour, maintenant, tout de suite. Il n'y avait aucune fébrilité dans sa demande ni dans ses gestes, elle se donnait en maîtresse. Alors ils ont fait l'amour doucement, lentement, c'était très bon. Elle n'a pas cessé de le regarder dans les yeux et quelques larmes ont coulé sur ses joues. Elle lui a demandé pourquoi il l'aimait et il a répondu: "*Parce que tu es si vivante!*", alors ses yeux se sont immédiatement inondés, sans qu'elle puisse rien contre ; il lui a demandé pourquoi. Elle a hésité et puis elle a fini par répondre que c'était la première fois qu'un homme lui disait ça, que les autres répondaient toujours: "*Parce que tu es belle!*" Il l'a serrée plus fort. Ce bonheur si incroyable, elle en a tremblé.

Malgré tous ses soins, le petit chat est mort au bout du troisième jour. Et lui, ce garçon, son amour, s'il était un trésor de sensibilité et de passion, il était habité par un démon contre lequel il luttait depuis des années: l'héroïne. Il arrivait difficilement à gérer ça et sa carrière. Mais elle, elle devait l'en sortir, aucune douceur plus envoûtante que cette fille inouïe de beauté, plus touchante encore par ses meurtrissures ; et rien au monde ne pouvait aussi magiquement transformer les douleurs en douceur. Pourtant, l'héroïne fut plus forte que son amour, que leur amour: parce qu'elle y tomba beaucoup trop vite malgré lui, et aussi gravement. Grâce aux photographes qui l'avaient toujours aimée, elle travailla encore quelque temps mais peu à peu la profession lui tourna le dos: elle était devenue une junkie, ça se voyait à vingt mètres, son physique s'abîmait pour de bon. Et pourtant parfois elle retrouvait sa fraîcheur intacte, son éblouissante nature. Elle regardait toujours son homme de ses grands yeux plein d'innocence... Pour lui aussi les contrats devenaient plus rares. Mais il l'aimait comme un fou, il continuait à en être fier ; jamais, il ne l'abandonna. Ils se déchiraient souvent parce qu'ils se renvoyaient mutuellement la culpabilité de leur état. Un jour qu'ils traînaient défoncés dans la rue, elle tomba nez à nez devant une affiche d'elle dans la devanture d'une boutique de cosmétiques: elle était là, parfaite, propre, belle, lisse ! Etait-ce bien elle? C'était impossible, irréel ! Il lui a dit qu'elle était plus belle en vrai, mais elle voyait bien que sa déchéance offensait la vue de tous. Pour la première fois, elle eût la certitude qu'elle était foutue. Autrefois, au début, l'image médiatique l'impressionnait. Rapidement, elle cessa de l'impressionner, mais elle l'a

rassura, c'était devenue pour elle une sorte de sécurité, un acquis: son apparence ne la trahissait pas, la sauvait de tout. Aujourd'hui, elle l'humiliait: elle venait de devenir très douloureuse.

Le garçon est mort le jour même où fut émis le spot contre la drogue pour la première fois, à la télé. On le retrouva sur un tas d'ordure, une seringue dans le bras: dose trop forte. Le spot cessa d'être diffusé le jour même.

A partir de ce jour, personne ne la plus revue. On ne sait pas comment elle a survécue, personne ne la suivait de près.

Mais dans les quotidiens trois mois plus tard, on pouvait lire en grandes lettres : "*Pasarela hacia la muerte*" illustrée par un portrait de sa beauté sublime, une des images de sa traversée fugace au firmament des fausses étoiles. Puis le texte :

«Mort tragique de la Top X, 21 ans, originaire de Valencia »...

... « X fut un des mannequins espagnols des plus cotée internationalement, une carrière fulgurante où en moins d'un an elle devint l'emblème mondial des marques les plus prestigieuse, une carrière qui n'a pas durée trois ans.

Fiancée de l'acteur Z, disparu lui aussi dans des circonstances tragiques il y a quelques mois, elle a été assassinée cette nuit dans un terrain vague du quartier de San Blas. Son corps a été trouvé ce matin, criblé de 27 coups de couteaux. L'assassin, un jeune marocain arrivé illégalement à Madrid il y a un an, a été arrêté, conduit au commissariat et écroué à la prison de Carabanchel en fin d'après-midi. Les deux jeunes auraient fait connaissance hier soir dans un bar de San Blas où ils auraient pris tout d'abord un cocktail d'alcool et de somnifères. Selon les aveux de l'inculpé, ils seraient partis plus tard à la recherche d'héroïne et seraient revenus a San Blas pour se l'injecter sur un matelas dans un terrain vague. Puis le jeune marocain voulu abuser d'elle, la jeune fille s'est défendue avec beaucoup de véhémence et c'est alors, toujours suivant les aveux de l'assassin, qu'il a commencé à la frapper à coups de couteaux, sans savoir ce qu'il faisait. Ensuite il ne se souvient plus de rien. En début d'après midi il est apparu hagard au même bar où il dit "avoir fait une connerie". Jusqu'à ce soir, aucun membre de la famille de la victime ne s'est manifesté et personne n'est venue reconnaître le corps. »

Elle, cette flamme, la plus vivante du monde!

© Dominique Abel

NIGHTS CLUB

Lorsque je voyage, je ne peux, je ne veux, rester sans cesse dans mon monde intérieur, loin de celui de mes camarades mannequins. Mais nous n'avons pas les mêmes fascinations.

Je me force à sortir quand même, parfois, avec la crainte de mourir de désœuvrement dans ces putains de boites. Finalement j'ai trouvé comment ne plus m'ennuyer : je décide de m'extraire de l'espace du m'as-tu-vu-oui-et-après?- et d'observer. Je suis mieux là qu'à essayer de m'intégrer à un comportement qui ne me va pas; il n'y a pas même de séduction, trop de platitude, ils sont désespérément plats, hommes ou femmes. La séduction, même comme un jeu de l'instant seul, adoucirait un peu la solitude... Ou même pas !

J'observe donc, planquée, et j'essaye de connaître un peu mieux mes collègues, les déesses de la beauté. Ce qui me fait mal c'est leur fragilité, une fragilité qui n'est pas touchante: c'est seulement celle de l'esclavage de l'apparence, là où elles déploient toutes leurs forces, là où réside leur seul savoir.

Si je les regarde mieux, longtemps, il m'arrive de les trouver émouvantes : quand elles n'assurent plus, qu'une autre beauté vient d'arriver et d'ébranler la leur, les livrant d'un coup au désarroi. Je les vois alors un instant chanceler sur leur pied d'estale, avant de se rattraper dans une fausse camaraderie, trop excessive, trop immédiate pour être sincère.

Depuis ma solitude, oubliée, j'ai envie d'en rire mais d'en pleurer aussi : pourquoi tant de vanité ? Je sens trop l'inanité de tout cela, ça me mine! Pourquoi tant d'efforts déployés pour ressembler le plus possible aux autres? Pourquoi cet acharnement à tuer sa sensibilité et sa personnalité propres ? Pourquoi cacher sa vérité avec tant de persévérance ? Pourquoi, effacer sa différence et son sens critique, si jamais il existe? Pourquoi se doucher deux fois par jour, vouloir à tout prix être éclatant sur soi, pas en soi ? Avoir un corps nickel et connaître si peu ce qui l'anime ! Ne voient-elles que ténèbres en elles ? Ont-elles peur?

Derrière chacune, lorsqu'on partage un peu de temps, un peu d'intimité, on arrive pourtant à surprendre une histoire intéressante, un pays... Les traces pas encore complètement effacées d'une culture... Camouflées avec

beaucoup de soin. Tout pour le succès social ! Et c'est là que tout nous sépare. Mais elles n'ont été nourries qu'à ce lait, monter, être plus que les autres, ne plus se voir écraser de complexes, d'envie, pouvoir écraser à son tour.

Leur dénominateur le plus commun, si l'on excepte le culte de l'apparence, est d'être paumées en amour. Elles sont des femme-objets, objets d'idolâtrie ou de mépris, l'un et l'autre à la fois: là, c'est une souffrance qui m'affecte aussi.

C'est une part du mystère de l'amour: il nous habite et nous reste étranger en même temps.

Et voilà, ça m'arrive comme une envie de vomir : je suis écoeurée de ne rien faire de bon, de consommer des boissons et des lignes de coke avec elles, avec eux.... Ils deviennent de plus en plus transparents, ils, elles, sont tous en train de chercher Dieu sans le savoir. Alors mêmes que nos enveloppes trahissent cette quête et trichent, le fond de nos âmes apeurées interrogent: "*où est l'amour?*" ...

L'amour n'est peut-être pas de ce monde, puisque je ne peux transformer mes pensées, mes désirs en réalité miraculeuse... Et je perçois soudain cette boîte comme la cathédrale de nos solitudes.

Maintenant c'est sur eux, les hommes mannequins, que s'attache mon regard. Eux, comme les filles, vendent leur apparence à chaque instant. Ils sont très gentils dès qu'ils n'ont plus rien à prouver, mais souvent ils n'ont pas beaucoup de personnalité. Jamais vu des hommes aussi gentils et doux que ces mannequins...

Je m'ennuie de mon ennui, de mon inutilité, je ne suis même pas saoule avec ça, mais je sens mes poumons petits, écrasés, on fume trop quand on s'ennuie. Je voudrais respirer plus large, je vais sortir sur la terrasse regarder les étoiles, **toujours là au-dessus de nous**, vont-elles encore me parler?

ILS ONT VIEILLI MON COEUR

Une lassitude s'empare de moi, me saisit à bras le corps: je ne peux plus garder cette cambrure sous le feu de ce projecteur qui m'isole. Je les entends blaguer alentour, prendre leur temps. Moi je ne peux plus tenir, je veux quitter ce lieu, ce maquillage qui s'installe dans la naissance de mes rides. Je veux m'enfuir et retrouver mon amour, mon enfance, ma jeunesse. Je veux retourner d'où je viens, où toi tu es resté. Je n'ai plus d'orgueil et plus de désir, ils ont vieilli mon coeur. M'accueilleras-tu encore quand plus personne ne voudra de moi? On a volé mon âme! Dans tes bras je veux me trouver, me retrouver, me réconforter, renaître. Les gardes-tu grands ouverts pour moi? Sauras-tu, par ton amour, me rendre immortelle?

GRAFFITIS

Ce que j'aime en Espagne, c'est que les graffitis ne tardent jamais, une affiche publicitaire ne reste pas vierge un seul jour. Que ce soit des canines longues, des dents noircies ou des joints que l'on dessine aux lèvres du jeune loup dynamique, ou bien des phrases obscènes sorties de la bouche de la maîtresse de maison, quelques heures après la pose de l'affiche, le propos est détourné. C'est une preuve de résistance : ainsi j'ai mesuré la vitalité de Madrid en débarquant de Paris en 1983. Le jour où on ne touche plus à ces images, c'est quelles sont devenues partie intégrante du paysage, et leurs messages intacts dominant la ville et ses gens.

Le jour où j'ai quitté Vienne, où je fus si malheureuse, on avait posé le matin même des affiches sur lesquelles "je" disais, un morceau à la bouche, qu' « *en mangeant du chocolat machin, je voyais la vie en ros* ». J'avais un gros chignon sur la tête, genre choucroute, des lunettes aux montures roses, une petite veste rose et je tenais sur mes genoux un petit caniche rose. Je me souviens que le "professionnel de la morsure" avait dû mordre au moins vingt chocolats avant que les propriétaires de la marque soient satisfaits.

Et voilà qu'un mois après, juste le jour de mon départ, cette photo s'étalait partout. Je me suis trouvée *tellement ridicule*, c'était peut-être drôle mais j'avais l'air *d'une idiote authentique, pas de quelqu'un qui fait l'idiot!*

Sur le quai je me regardais, en fait, ce n'était pas moi ; je me demandais si cette fille allait faire vendre beaucoup de ces chocolats... C'était plutôt l'humour qui était censé faire vendre. J'ai trouvé ça trop bête et je n'ai pas pu m'en empêcher : j'ai toujours un feutre noir dans mon sac: ni vu ni connu, je me suis approchée de l'affiche et je me suis gribouillée, vite fait, des lunettes toutes noires: c'était devenue la vie en noir!

Puis je suis montée dans le train qui me menait à l'aéroport. Je partais!

BETTY

A Tokyo, je sors avec Betty Hardy, elle est un peu la mannequin-vedette de l'agence actuellement, celle dont les contrats rapportent le plus d'argent.

Anglaise, vingt-cinq ans, ultra sophistiquée dans son apparence, image très travaillée. Une peau d'anglaise, blanche comme de l'ivoire, les cheveux teints en noir, brillants comme des plumes de corbeaux, d'immenses yeux bleu-vert, translucides, qu'elle entoure de maquillage noir. Sur la bouche un rouge à lèvres d'un rouge-rose sanguin. Elle pose pour les photos de beauté de Christian Dior depuis des années, entre autres campagnes prestigieuses et sophistiquées.

Elle s'habille en noir, avec d'énormes talons et des T-shirts en lycra moulants qui dévoilent la moitié des seins. C'est une fille qui est considérée un peu timbrée, mais gentille. Elle sort *tous les soirs* en boîte, jusqu'à la moitié de la nuit, même alors qu'elle travaille tôt le lendemain, et consomme une bonne dose d'alcool. Lorsque l'agence lui en fait le reproche, elle dit: *ce n'est pas drôle la solitude, que, elle, elle ne la supporte pas* et c'est ce qui la fait sortir quotidiennement.

Elle passe chaque jour deux heures à se préparer pour sortir, une fois le travail terminé. Elle change plusieurs fois d'habits, se remaquille indéfiniment. Elle veut se payer tous les jolis garçons qui passent et choisit à l'avance celui de la soirée qui s'annonce. Victime de ce métier et de ce milieu à l'extrême, elle l'est ; mais elle va même bien au-delà par son exagération, et je la trouve drôle et attachante. Elle incarne à merveille cette femme objet de désir et de mépris dont je parle plus haut: elle éveille d'abord l'admiration, l'envie et puis, pour finir, aussi la pitié.

Pendant le jour, on passe nos castings ensemble, on mange des hamburgers, assises sur les sièges au fond des limousines de l'agence. Ensuite, on arrive devant les clients et on fait de grands sourires. Surtout elle, elle est très pro. Dure de se trouver en concurrence avec elle, avec son book... Mais lorsqu'on pose pour les inévitables polaroids des japonais on se paye de

bons fous rires en exagérant les poses, en se foutant de la gueule du client japonais qui semble effrayé tout à coup.

Une fois, nous avons été engagées ensemble pour un travail de lingerie, une lingerie en soie pure, très luxueuse. Les clients voulaient quelque chose d'assez provocant sexuellement, même s'ils n'osaient pas le formuler ainsi bien sûr, pas même à eux-mêmes. Mais quelque chose de très chic à la fois, rien de trop ostentatoire, pas la moindre vulgarité surtout...

Chic et Sexe. Betty et moi on leur en a donné plus qu'ils n'en voulaient, on s'est même régalé, comme des petites filles qui joueraient aux adultes. Dans nos poses nous avons quelque fois poussé jusqu'à ce qu'on savait indécent à leurs yeux pudiques, très complices. Je crois que toute l'équipe était impressionnée, dans le bon et le mauvais sens. Ils ont dû nous trouver très fortes mais aussi, sans doute, très dépravées, et folles... Et puis ils étaient troublés: les hommes, par nous, les femmes pour eux.

Quand on a eu fini, on a marché dans les rues bras dessus, bras dessous, en riant. Puis elle a voulu entrer dans une boutique "*Comme des Garçons*" et en moins de deux minutes, Betty s'est acheté un pull en mohair rose fushia (un de ceux que les grands-mères font en un jour) qui valait l'équivalent de deux mille francs. Une fois dans la rue, elle a décrété qu'elle ne savait pas pourquoi elle l'avait acheté. En arrivant chez elle on a commencé à se préparer, elle a essayé le pull à nouveau, là elle l'a trouvé carrément moche. Elle a dit qu'elle ne le mettrait jamais et m'a demandé si je le voulais. J'ai répondu « non » et puis j'ai eu peur de la vexer et j'ai ajouté que si elle était sûre de ne pas le regretter, je le voulais bien -à la fin de mon séjour je l'ai donné à ma room-maid brésilienne qui était toute contente à cause de la marque.

Je regardais Betty se préparer puis se maquiller pendant longtemps: ce qui m'impressionnait le plus c'était les yeux cerclés de noir depuis la base même des cils.

Dans la rue il pleuvait et aucun taxi ne voulait nous prendre. Ils n'aiment pas les étrangers la nuit, encore moins nippés de cette façon. On criait comme des folles parce qu'on était trempées et puis on a mis nos cheveux raides et noirs devant notre visage, on a étendu le bras vers le haut, tout droit comme font les japonaises pour arrêter les taxis, et le premier qui passait s'est laissé prendre. Quand il s'est aperçu qu'on n'était pas les douces japonaises qu'il espérait, c'était trop tard: sa portière automatique était déjà

ouverte. Il savait où on allait, il nous y conduisit en silence avec ses gants blancs. Les étrangers vont hélas -moi en solitaire je me risquais à des escapades au hasard- tous dans le même quartier la nuit, à Ginza, là où il y a les plus grandes boîtes, dans le plus pur style américain. Ces boîtes sont gratuites pour les mannequins, on peut même y boire et y dîner gratuitement. Il suffit de présenter son composite.

Avec Betty, entrer quelque part ça voulait toujours dire s'attirer tous les regards. Incroyable l'impact qu'elle avait en entrant dans un lieu. J'ai même eu quelquefois l'impression *qu'elle ne vivait que pour cet instant*, elle adorait encaisser tous ces regards en même temps, elle aurait voulu que cela dure éternellement. On a bu quelques verres et puis on est descendues danser sur la piste. Je ne sais pas si c'était le contrecoup de cette journée de poses tellement décadentes mais on avait vraiment envie de s'amuser, à fond. On a dansé comme des malades, malheureusement très vite les hommes ont commencé à la gêner.

Il y avait des japonais mais aussi des américains, des allemands, et certains plus tout jeunes... Ils tournaient comme des chiens baveux autour d'elle et ça a commencé à l'importuner sérieusement parce que, dans leur attitude, en même temps qu'une envie, il se manifestait un total manque d'égard. Bien sûr son tee-shirt tellement échancré ne réveillait pas en eux le respect... Alors ils se croyaient tout permis. J'essayais de la protéger parce que j'étais moi-même protégée par elle, sans qu'elle s'en rende compte. Cette pression dont elle était victime, je la connaissais trop bien et, pour une fois, ça me faisait des vacances.

Sans le savoir j'avais pris le rôle de l'homme car elle semblait danser pour moi, et moi je n'avais d'yeux que pour elle. Les vieux autour ont posé sur moi des regards plus ambigus, ils semblaient moins bien comprendre mon personnage. Ils s'imaginaient sûrement qu'on avait une relation amoureuse, du moins sexuelle, et cela les faisait fantasmer aussi apparemment. Dans la boîte il se trouvait d'autres mannequins, notamment une bulgare toute jeune d'une beauté parfaite et d'une fraîcheur!... Betty m'a confié qu'à ses côtés elle se sentait truquée, comme une vieille peau, et que cette fille avait une beauté qu'elle aurait aimé posséder, si naturelle! En plus, *elle se sentait une salope* à ses côtés parce que, depuis deux mois à Tokyo, elle se payait régulièrement son mec *Jason* qui était un véritable "*horse*" (elle a dit ça avec son accent anglais très distingué et avec un petit sourire) et que *la*

pauvre fille n'en savait rien. Cette fille nous envoyait des sourires timides. Je savais que certains dans la profession me reprochaient de sortir avec Betty, mais je m'en contrefoutais. Une fille qui dort trois heures par nuit et dont la vitalité n'est pas amoindrie: voilà ma soeur! Et puis, elle avait un coeur en or, une gentillesse et une simplicité que n'avait pas abîmé son succès professionnel.

Quand les hommes se sont trop approchés, Betty les a chassé avec un grand geste du bras et une grimace comme on chasse les mouches, mais peu après ils ont rappliqué à nouveau. Alors, elle en a eu assez, elle a voulu partir, immédiatement, pour aller dans une autre boîte "*où il y avait de l'absinthe*".

Après quatre ou cinq boîtes elle ne tenait plus très bien sur ses talons et ses cils ressemblaient à des petits bâtons à force de se remettre du rimmel dans toutes les toilettes. Plus la nuit passe et plus elle se rajoute du maquillage Betty, comme si elle avait peur que son apparence l'abandonne, peur d'être moins belle au fur et à mesure des heures. Mais c'est plutôt l'effet contraire qu'elle obtient parce que, sans doute à cause de la boisson et de la lumière discothèque, elle n'a pas son adresse de début de soirée et elle ressemble à une courtisane de l'époque Louis-Seize, avec des pommettes comme deux ballons rouges et le rouge à lèvres qui déborde.

En cette fin de nuit, quand nous entrions quelque part, ce n'était plus des regards d'admiration qui l'accueillaient, mais des regards qui se détournaient, dans lesquels on pouvait voir un mélange de peur et de pitié. Elle n'avait pas l'air de s'en rendre compte, elle était trop bourrée à cette heure. Mais le lendemain elle était toujours et incroyablement, à nouveau, parfaite. Tirée à quatre épingles avec son look d'enfer éternel.

Je lui ai proposé de rentrer, elle a dit qu'elle n'avait pas encore envie de dormir et surtout pas le coeur de se retrouver seule. Elle m'a proposé de coucher chez elle. J'ai accepté. En montant ses escaliers, elle dansait sur ses talons, elle m'a dit en riant qu'il ne fallait pas qu'on fasse de bruit pour ne pas réveiller sa *room-maid, une gentille petite*. Elle a fermé la cloison japonaise pour nous séparer de la fille dont on entendait la respiration régulière. Elle a mis de la musique, tout bas. Les Rolling Stones. Elle s'est déshabillée devant moi sans aucune gêne (je l'aurais imaginée plus pudique) et j'ai découvert un corps beaucoup plus enfantin qu'il ne le paraissait habillé. Jamais de ma vie je n'avais vu une peau si blanche. Elle s'est glissée sous les draps et a commencé à se démaquiller dans un petit

miroir tout en me parlant. Avec un oeil encore entouré de noir et l'autre tout clair, elle avait une drôle de figure. Au fur et à mesure qu'elle enlevait son maquillage je voyais apparaître une fille virginale plus discrète et moins sûre d'elle: c'était une nouvelle Betty avec ce visage pur et lavé.

Elle a dit qu'elle en avait assez de sortir tous les soirs avec ces porcs que l'on croisait partout. Elle a ajouté qu'elle pensait cela chaque nuit en rentrant, mais, que, dès que le soir s'approchait, *elle se sentait poussée dehors par une force qui la dépassait*. Je pensais: une angoisse. Elle a affirmé qu'elle arrêterait de sortir et de boire quand elle rencontrerait l'Amour de sa Vie.

J'ai rit et ça l'a blessée, je me suis expliquée : peut-être qu'il fallait commencer par arrêter de sortir, qu'elle ne le rencontrerait pas là, et qu'avec cette image qu'elle projetait en tout cas, elle continuerait à s'attirer ce qu'elle appelait des *pigs* plutôt qu'un homme qui l'aime pour de vrai.

Après ces mots elle a gardé un long silence, puis elle m'a déclaré que de toutes façons les hommes n'aimaient pas, sauf la beauté. Et aussi que le désir ne durait jamais. Je lui ai dit que je pensais le contraire, la beauté superficielle n'était qu'un mirage et c'était le mystère en nous qui pouvait rendre un homme fou d'amour. Je lui disais que la richesse intérieure pouvait être infinie chez nous, les femmes, et que c'était ce qui travaillait les hommes dans leur profondeur, c'était même leur recherche inconsciente et obsessionnelle.

Là, elle a changé de visage tout d'un coup et elle m'a expliqué que jamais, *never!*, elle ne pensait livrer sa partie secrète parce que ça ne devait pas être joli, joli... Elle a ajouté qu'elle avait terriblement peur de la vieillesse et aussi de la solitude, enfin, et par dessus tout, de la folie... Déjà, par moment, elle avait des passages, la nuit, mais même aussi d'un coup, en plein jour, où elle se croyait folle! *Comme un être foutu, qui n'a plus de solutions de toutes façons, qui ne peut plus revenir en arrière, déjà parti trop loin dans une direction, avec une étiquette qui lui colle à la peau comme un tatouage : à jamais*. Elle voulait probablement parler du sentiment de n'avoir que son apparence pour soi. Elle vivait cela comme une schizophrénie, puisqu'elle n'avait jamais été aimée que pour cette apparence.

Elle s'est mis à me raconter un à un les mecs qu'elle s'était payés depuis qu'elle était à Tokyo. Des mannequins surtout, elle rigolait en reparlant de

"Jason": "*Oh! Such a horse!*" et là elle est partie sur Mick Jagger: qu'elle se l'était aussi payé mais que ça avait été lamentable. Ils se sont connus sur je ne sais quelle île minuscule, privée, où l'un comme l'autre passaient des vacances entourés d'amis. Il avait l'air terriblement attiré par elle et un jour, il lui avait sauté dessus, la poussant contre un mur, en bramant comme un sauvage, avec ses grosses lèvres, *you know* Mick Jagger, comme dans la légende.

Ça lui a fait un sacré effet. D'autant plus qu'elle venait de tomber amoureuse d'un paralytique. Elle se sentait partagée, jamais elle n'avait vécu quelque chose d'aussi pur et d'aussi fort qu'avec ce paralytique, ça la bouleversait... Mais bien sûr en même temps elle était très attirée par Mick Jagger. Un jour, plus tard, il l'a invité chez lui, à Londres. Là, il n'a pratiquement pas parlé, il a vaguement essayé de la baiser mais d'une manière rapide et détachée puis en remontant son pantalon, il lui a demandé s'il devait lui appeler un taxi. Elle est rentrée chez elle et elle s'est écroulée sur son divan, avec une bouteille de «Four Roses» à ses côtés.

Le petit jour s'est levé et nous étions encore en confidences sous ses draps quand la boueuse Reïko est venue la chercher à huit heures pour aller poser. Elle nous a surprises comme dans un rêve avec la sonnette stridente et elle a poussé un petit cri de surprise en nous voyant ensemble, ça a eu l'air de la choquer terriblement... Betty est partie et je me suis endormie.

Le surlendemain de cette nuit, blanche comme Betty, je la croise à l'agence: la directrice est en train de s'arracher les cheveux parce qu'elle s'est ramenée **sans un gramme** de maquillage avant les castings ! Les yeux et la bouche tout pâles, les cheveux pas peignés. Toute l'équipe est aux abois, on dirait qu'ils sont gênés, presque déçus par son visage au naturel, ils ont du mal à la reconnaître: elle qui soigne tellement son apparence d'habitude! Jamais ils ne se seraient attendus à ça. Apparemment elle s'en fout complètement, *elle a décidé de se présenter comme ça aujourd'hui.*

LE DÉSIR DE COMMUNIQUER

Marie attend sur le plateau. Elle observe les va-et-vient de ceux qui s'affairent. Elle est légèrement saoule, très légèrement, et chacun lui apparaît TEL QU'IL EST TOUT AU FOND et alors, elle trouve tout le monde bon. Ça la prend comme ça : tout à coup elle a envie de les embrasser et de leur dire: *mais regardez comme la vie est belle!* Elle voudrait, plus que tout, à cet instant, que tombe cette hiérarchie des rapports. Celui qui est *le plus haut* lui apparaît clairement, dans sa vision présente, *en bas*: le plus coincé, le plus loin de lui-même.

Elle a envie de dire: Oh! Arrêtez votre cirque ! Laissons donc tomber ces vanités, l'apparence de chacun, les rapports de force et de frustration, la soif du pouvoir qui se paye à tous les échelons... Regardons-nous comme je suis en train de le faire en ce moment, embrassons-nous !

Cependant elle va de l'un à l'autre en lui ouvrant son coeur, son sourire, en lui offrant sa disponibilité humaine. On voit sûrement qu'elle n'est pas dans son état habituel, mais comme rien de mauvais ne se dégage d'elle, c'est plutôt mignon. Son visage exprime seulement un peu plus de lyrisme et son corps se laisse aller à sa joie de vivre qui lui est naturelle: elle danse, fait des tours et des pirouettes. Comment réagissent-ils? Ils sont amusés mais occupés à des choses sérieuses, eux. Les plus sensibles, peut-être, sont-ils touchés ? *Touchés*, mais l'instant est court dans leur conscience. Quelle fofolle celle-là! Qu'elle ait bu ou pas, cette fille est un peu particulière, il y a toujours un désir impétueux et bizarre de communiquer émanant de sa personnalité... Quand elle a un peu bu, au moins on sait pourquoi. On la trouve un peu folle et chacun libère son désir, sa chaleur ou son agressivité selon son humeur.

Elle, elle sait bien que ce n'est pas l'alcool qui lui fait sentir l'amour. Elle voudrait juste leur dire: d'accord nous sommes tous condamnés, nous allons tous mourir : c'est pour ça que ce n'est pas la peine de se faire payer mutuellement l'injustice de ce sort irrémédiable ; mais **SENTEZ DONC LE CIEL AU DESSUS DE NOS TÊTES ! CELA EST EN NOUS, TOUT PROCHE. NE LE SENTEZ-VOUS PAS?**

L'ENFER

La solitude et le monde...

La consommation et la solitude...

Régulièrement l'envie me prend de me noyer dans la foule des grands magasins.

C'est un cycle, un besoin, ça revient. Et c'est état des profondeurs: je suis sous la mer au milieu d'autres « humains », là où tout le monde nage sans jamais voir personne, il y a des produits qui flottent vers lesquels chacun se dirige, absent, happé.

J'ai la certitude de perdre mon temps et mon argent mais je le fais malgré tout. Sans ce foulard ou ces chaussures je ne pourrai plus vivre : elles vont tout changer, me faire trouver un nouvel entrain, un nouveau pouvoir de séduction... Je deviendrai irrésistible. Voilà l'illusion à laquelle je m'attache...

La frivolité, juste pour aider à vivre: s'y laisser aller malgré la conscience de l'inanité de tout ça, faire semblant de ne pouvoir y résister, prendre en pitié sa propre faiblesse.

Comme si j'aimais cette solitude qui m'habite tout le corps, plus pointue, plus présente que jamais dans les grands magasins ou les centres commerciaux.

Désir d'enivrement ou envie de mourir. Un peu comme dans les boîtes de nuit mais en plus fort: conscience d'un éparpillement, cesser d'exister singulièrement et devenir informe dans le monde de la profusion et des biens... S'y perdre tout en devenant, plus douloureusement et avec davantage d'acuité, *seule*.

Entre ces crises de boulimie, j'oublie... Et puis après, ça me reprend. Ce matin, il me faut absolument ce pantalon pour me présenter au casting... Même désir, même mirage. Quand ce rythme s'exaspère, je parcours le Forum des Halles en tout sens, repassant plusieurs fois aux mêmes endroits, fuyant le regard des vendeuses qui me reconnaissent. Je me sens très mal à l'aise, comme un homme qui repasserait plusieurs fois devant les mêmes prostituées sans avoir l'air de savoir ce qu'il veut.

Je cherche mon objet mais ne sais pas ce qu'il est. J'entre dans toutes les boutiques, j'essaye, je n'achète pas. Quelque chose m'empêche d'acheter...

Non pas parce que ce serait une folie mais parce que, sur le point d'assouvir mon désir, il m'apparaît trop dérisoire.

Face à moi les vendeuses sont d'abord « aimablement » pressantes, puis facilement agressives avant de devenir légèrement ironiques et enfin brutalement indifférentes. Même scénario d'une boutique à l'autre. Même musique aussi, ce rythme binaire qui martèle sans répit.

Je finis par acheter n'importe quoi. A peine l'ai-je payé que mon plaisir s'évanouit, à peine le porté-je que je ne m'y sens plus à l'aise. Je rencontre un miroir -ou les yeux des passants- et l'habit enchanté n'est déjà plus rien.

Un autre sentiment funeste m'envahit alors: celui du gaspillage... Qu'as-tu fais du peu d'argent que tu avais tout à l'heure?

Enfin, au bout d'une heure et demi de ce shopping en dérive, long comme une vie, je sors du Forum par le premier escalier mécanique. J'aperçois le gris du ciel où je me baigne après l'artificialité blafarde des néons.

Contre le ciel, l'église Saint Eustache. Envie d'y entrer m'y reposer. Et dès le premier pas à l'intérieur, je suis saisie par le contraste, la paix, l'espace, la lumière; je venais donc de l'enfer?

Je marche doucement, regarde, respire à pleins poumons, goutte le silence qui résonne en moi. Je vais là où il fait le plus sombre, vers le fond. Je m'assoie sur un banc, fixe la voûte un moment, puis ferme les yeux.

Ce moment n'appartient pas au temps réel non plus: le temps où l'on vaque à ses devoirs sans être touché par le doute. Il renvoie aux mêmes profondeurs que le désert de la solitude pendant la traversée du Forum. Mais je vis alors l'expérience contraire: au lieu de me disperser ce moment me rassemble, au lieu de m'étourdir et de me désespérer il me fait retrouver mon grand silence intérieur, mon unité.

Quand j'ouvre les yeux à nouveau, je ne sais combien de temps est passé, je m'aperçois qu'il est trop tard pour mon casting, je m'en fiche.

J'ai très faim et reprends l'escalier mécanique vers le bas, la descente aux enfers m'emmène devant le Quick Burger, les queues sont longues: "*c'est l'époque qui veut Quick*"... mais ça va lentement.

Plusieurs clients cherchent une table libre, le plateau à la main. Ils regardent tous vers le haut, vers le premier étage: y a t-il une place pour moi? On dirait presque une image mystique. Je souris à cette idée, emporte mon hamburger spongieux pour le manger en marchant, j'ai envie de jeter

l'emballage par terre et, sans ma tenace « bonne éducation », je l'aurais fait sans même m'en rendre compte.

© Dominique Abel

UN ANTI DON-JUAN

J'ai connu M. lors d'un casting pour un parfum "*bisexuel*", enfin le mot correct est « unisex ».

Il y avait un monde fou et beaucoup d'attente. Nous devions passer deux par deux, comme cela venait: un garçon, une fille. Au milieu de tous les autres beaux garçons qui se trouvaient là, je l'ai remarqué immédiatement: de ses gestes, de son regard, émanaient une loyauté et une candeur inhabituelles qui illuminaient plus encore un visage... enchanteur.

Il était d'autant plus beau que curieusement, étant mannequin, il n'avait pas l'air d'en être conscient, à la différence des garçons autour de lui.

Sa beauté exerçait une fascination parce qu'elle était pure -rien de prémédité ni de calculé, un cadeau reçu du ciel, de l'ordre du merveilleux quand cette beauté est si saisissante. Cette beauté est innocence et non vanité.

Je me demandais depuis combien de temps et comment il était devenu mannequin, et j'aurais presque souhaité ne pas le voir là, tant je craignais que le *m'as-tu-vu* et la dureté des castings endommagent rapidement tant d'ingénuité. J'étais incapable de deviner sa nationalité ou son origine sociale, comme si cette splendeur en lui faisait de tout le reste de purs incidents.

Je me trouvée ainsi absorbée à le contempler quand la "casting" m'appela pour passer... avec lui. J'aurais voulu m'enfuir, je redoutais cette situation absurde !

La "casting" referma brusquement la porte derrière nous. Elle nous demanda de nous déshabiller tandis qu'elle changeait de cassette vidéo. Chacun derrière une planche, nous prenions notre temps. Il fallait ensuite que nous sortions ainsi, complètement nus, et que nous montions sur une estrade à fond blanc.

Une fois assis là, les genoux repliés sur nous entre nos bras, nous attendions embarrassés les instructions de la "casting" encore occupée à autre chose. Elle nous demanda enfin de nous placer côte à côte mais inversés, les visages se touchant presque. Docilement et sans se regarder

nous nous sommes exécutés. Elle a fait son point à la caméra, il y a eu un silence et puis elle s'est exclamée: *"Très bien! Maintenant, je vais vous demander de vous caresser doucement l'un l'autre, les épaules, les bras... C'est un parfum très subtil, il faut donner une sensation de raffinement."*

Ce n'était pas la première fois que je me retrouvais dans une situation simulant l'intimité avec un homme lors d'un casting ou d'une publicité. Je venais de faire la couverture d'un magazine sur le thème de la contraception masculine et j'avais dû passer cinq heures à transpirer sous des spots dans les bras d'un inconnu, feignant le désir. J'étais déjà tellement détachée que même ce genre de situation ne m'était plus pénible, peu à peu, c'était devenue plutôt une occasion d'humour et de dérision, cette défense naturelle si rapidement acquise... Les hommes étaient ordinairement plus coincés que moi, mais j'arrivais toujours à les décontracter: j'étais très tranquille, avec mon humour et des d'initiatives comiques, et bien qu'intimidés, ils finissaient par se détendre.

Mais là je me retrouvais complètement paralysée, je ne voulais pas jouer à ce jeu stupide, pas avec ce garçon. Il était aussi gêné que moi, plus même, il était effrayé. Je ne voulais pas être la cause de cette crainte et je ne le regardais pas tandis que la casting d'un ton impassible essayait de nous encourager: *"Allez-y, n'ayez pas peur! Plus de caresses!..."*, le ton devint plus virulent: *"Mais, mes petits chéris, regardez-vous que diable!"*

Il n'y avait rien à faire, nous restions figés comme deux chatons effarouchés et, avant de s'impatienter, davantage elle nous a dit de partir. *C'était la première fois qu'un sentiment paralysait mon savoir faire.* Pour lui, c'était différent, je ne m'étais pas trompée: il débutait.

Nous nous sommes rhabillés aussi rapidement l'un que l'autre et nous sommes sortis en même temps. Une fois dans la rue nous nous sommes dit au revoir courtoisement et nous sommes partis chacun de notre côté.

Quelques mois plus tard, à l'aéroport de Milan, je l'ai aperçu de l'autre côté de la vitre: il embarquait tandis que j'arrivais... Je l'ai regardé assez longtemps pour qu'il ressente ce regard et alors il a tourné la tête et il m'a vu. Il a d'abord rougit d'être surpris de la sorte, mais il m'a reconnue et a eu l'air content de me revoir. Nous avons dialogué quelques secondes comme des sourds muets avec des gestes: *"Tu arrives! Moi je m'en vais!"* et puis nous avons ouverts les mains comme pour dire "c'est la vie!" et nous

sommes partis, une fois encore, chacun de notre côté. J'ai pensé que s'il était là, c'est qu'il continuait et réussissait.

Les années ont passé. J'ai commencé à voir M. dans des magazines ou dans des spots télévisés à travers l'Europe. Il prêtait la beauté de ses traits à des marques de prêt-à-porter, de parfums ou de vêtements de sport. Il avait toujours cette grâce singulière et son sourire restait étrangement pur. Il était une énigme pour moi: je n'avais jamais connu personne qui réussissait tout en gardant tant de candeur. Son cas était à part, cette innocence n'était pas feinte.

Je l'ai retrouvé un jour à la sortie d'un studio à Munich, il venait, comme moi, travailler dans cette ville quelque temps. Nous avons pris rendez-vous dans le bar où, le soir, se retrouvaient les mannequins et où il jouait au billard avec ses collègues. Il était assez distant avec moi devant eux, je voyais qu'il s'appliquait à s'intégrer, à sortir de sa réserve, à faire partie de la bande des mecs. Mais il ne participait pas à leur frime, n'éclatait pas de rire quand il ne les trouvait pas drôles.

Il me lançait des regards de temps en temps dans lesquels je devinais une certaine confusion, comme si nous avions quelque secret et que ça l'embarrassait que je sois là. Avec les autres « mannequines » présentes il semblait moins gêné, bien qu'elles craquent toutes pour lui. J'ai pu observer qu'il avait maintenant compris qu'il était incomparablement charmant mais n'en tirait aucune vanité. Je suis allée me coucher car je partais très tôt le lendemain. Je ne sais pourquoi, je ne doutais pas que j'allais bientôt le retrouver.

Quelques mois plus tard j'allai à Tokyo pour la troisième fois. Après que le booker m'eut accompagnée avec mes bagages à mon nouvel appartement, je décidai d'aller faire des courses et sortie seule dans la rue. Passant devant une station de métro, j'aperçus une silhouette montant les marches qui retint mon attention: c'était lui! Je l'appelai, il leva les yeux et parut à peine surpris. À Paris, Milan, Munich ou Tokyo, il était banal de nous rencontrer...

Il habitait, lui aussi, juste à côté et, cette fois, nous étions dans la même agence. Je le voyais donc tous les jours. J'étais contente, non parce que j'étais éprise de lui, sinon parce qu'il m'intéressait, je voulais comprendre ce qui le rendait singulier, le connaître davantage. Mais il était timide et

farouche en général et plus particulièrement avec moi. Je compris vite que je l'impressionnais sans saisir pourquoi, peut-être parce que je le regardais avec plus d'attention que ceux, toujours changeant, qui l'entouraient.

Je remarquais le regard des autres sur lui, à l'agence, au bar le soir ou quand nous sortions à plusieurs en boîte. Il éveillait un désir fou là où il passait: chez les femmes comme chez les hommes, chez les jeunes comme chez les vieux. Il s'était habitué à provoquer ce trouble autour de lui, il le vivait en toute humilité, comme une fatalité, une réalité qui ne venait pas de lui et contre laquelle il ne pouvait pas agir. Mais je voyais qu'elle lui pesait. C'était délicat et compliqué à vivre pour lui... Car ce désir était plutôt impersonnel: chez ceux en qui sa beauté pure le ranimait, il s'apparentait plus à une nostalgie brutale - la révélation de sa propre vie sans désir- qu'à une projection dans le réel. Personne n'essayait de le connaître, il était seul avec son narcissisme inconscient comme unique consolation. Comme pour racheter une faute qu'il n'aurait pas commise, il était très gentil et bienveillant.

Un jour, son roommaid est parti et il n'y avait pas de remplaçant pour un mois entier. Il m'avait entendue pester contre le racket de l'agence sur les appartements (sur lesquels ils faisaient encore des bénéfices) et il me proposa de m'héberger incognito. Cela créa une complicité profonde entre nous, il ne fallait pas se trahir à l'agence (à qui j'avais raconté que des amis japonais m'avaient pris chez eux), me cacher quand un booker venait le chercher etc.

Il était encore plus intimidé qu'auparavant par cette soudaine intimité et quand il ne sortait pas, il se retirait pudiquement dans sa chambre après m'avoir dit bonsoir.

Enfin, au fil des jours, il s'ouvrit un peu plus à moi, je lui posais des questions sur ses origines, je croyais qu'il était anglais. Il réagit vivement: "*Moi, anglais! Je ne suis pas anglais, je suis irlandais!*". J'appris qu'il venait de l'Assistance Publique, n'avait jamais eu idée de qui étaient ses parents et que son véritable métier était menuisier: "*Carpenter, I'am a carpenter!*". À ses amis de jeunesse irlandais il ne disait pas qu'il était mannequin mais qu'il travaillait en France comme charpentier.

Il avait donc honte de ce métier peu viril; vendre son apparence et en vivre le fragilisait, tout comme le privilège de sa beauté, au lieu de lui donner une assurance particulière, affaiblissait sa personnalité.

Il était tout à fait dérouté par moi, il me voyait différente des autres mannequins sans bien comprendre mes critiques et mes exigences, en particulier envers lui. Il voyait que je m'intéressais à lui mais ne comprenait pas pourquoi, puisque je ne me contentais pas qu'il soit charmant et désirable. Il ne savait exercer que cette séduction passive qui l'écrasait cependant, comme s'il n'avait rien d'autre à donner que cette beauté à laquelle il ne pouvait rien.

J'essayais sans m'en rendre compte de provoquer autre chose en lui, je raillais doucement sa timidité ou son dessein de conformité dans un monde que pourtant, je le savais, il détestait. Cette attention plus précise le mettait mal à l'aise et l'intriguait : il avait peur des sentiments et peur de regarder en lui-même. Alors son comportement variait entre des égards adorables, par exemple me préparer un couvert et un petit dîner succulent alors que je rentrais épuisée, et une mise à distance, soudaine et implacable.

La veille de mon départ, nous avons été engagés pour une prise de vue ensemble, il s'agissait d'un catalogue de vêtements.

Pendant que le coiffeur achevait de placer une mèche lui donnant une touche de beau ténébreux absolument irrésistible, je me moquais de lui gentiment, le faisant rire et rougir devant l'équipe. Mais *la glace était rompue*, c'était à mon tour de poser et c'était lui maintenant qui faisait preuve d'une ironie jouée et brillante.

Puis nous devions poser ensemble et alors nous avons rigolé comme des gosses. Les habits, les accessoires, les poses, tout était prétexte à nous libérer de la lassitude de ce métier et à déclencher nos fous rires. Plus les habits étaient cérémonieux, plus le couple que nous devions incarner était guindé et chic, plus nous trouvions matière à nous défouler. Après le dîner du soir, l'équipe qui nous avait supportés dix heures d'affilée fut soulagée de nous voir partir.

C'était ma dernière soirée et il fallait fêter ça. Nous avons erré gaiement toute la nuit dans la grande ville, de rue en rue, de bar en bar, de boîte en boîte. Nous avons rencontré des collègues mais nous ne sommes restés nulle part, comme si nous avions le feu dans les jambes. Pour finir nous

avons bu de l'absinthe dans un petit bar, nous voulions que cette nuit ne se termine jamais.

Il était déjà très tard quand je lui ai fait remarquer que mon avion partait à huit heures. Nous avons couru jusqu'à l'appartement, là il s'est écroulé sur le lit et avec cette candeur qui me touchait tant, il m'a ouvert les bras en disant: "*Viens dormir avec moi!*". Je lui ai dit que je ne pouvais pas, que j'avais seulement le temps de préparer mes bagages et de partir. Mais il m'a regardé avec un désir que jamais je n'avais vu dans ses yeux et j'ai fondue dans ses bras.

Le jour se levait, nous étions endormis. Je me suis réveillée en sursaut, je n'avais dormi que vingt minutes mais mon avion décollait dans une heure et demie et l'aéroport était très loin. Sans faire de bruit j'ai ramassé mes affaires, en moins de deux j'ai tout entassé dans mon sac, et puis je l'ai regardé dormir dans la lumière du petit matin, mon amant magnifique. Mes yeux se sont arrêtés sur ses épaules divines que j'avais vues la première fois il y a quelques années lors d'un casting pour un parfum "bisexuel".

Cinq minutes plus tard j'abandonnais Tokyo dans un taxi qui filait à toute allure. J'ai attrapé mon avion in extremis, ils venaient à peine de fermer l'enregistrement mais on a bien voulu me prendre. Pendant le décollage j'ai collé ma tête au hublot, je l'ai imaginé rayonnant dans son sommeil.

Je ne l'ai jamais revu.

L'IMAGE QU'IL VEUT OBTENIR

Il n'y a aucun contact entre ce photographe et moi. Il ne paraît pas me distinguer moi, la personne de chair et de sang, mais seulement voir la photo qu'il va faire. Tiens, voilà qu'il s'approche, va t'il me parler? Non, apparemment mon coude sort un peu du cadre et il le déplace, comme si j'étais un meuble. Mais enfin, il n'a qu'à me dire ce qu'il veut! J'ai un cerveau et du métier, beaucoup de métier : je me ferais un plaisir à le comprendre et à accomplir ce qu'il me demande...

De toute façon, qu'il regarde en dehors de son objectif ou à travers, il ne voit rien, ou plutôt, seulement ce qu'il se représente: l'image qu'il veut obtenir. Je n'existe que dans cette perspective et passivement. Il ne donne pas d'espace pour autre chose.

LE MONDE RÉEL

Je viens de passer la matinée à marcher d'un casting à un autre et maintenant j'entre dans un café. Je m'assieds près de la vitre, là où le soleil me caresse. Autour de moi il y a le bruit, les garçons de café qui font leur boulot, les conversations. J'ai l'impression d'être abstraite, hors jeu. Les gens passent à toute vitesse sur le trottoir. Je les regarde sans les voir. A Paris, à Milan, à Londres, à Tokyo, malgré la disparité de ces mondes, il n'y a dans le flux de la rue qu'une grande indifférence. Le petit chien de la voisine me jappe dans les pieds et je me sens envahie d'un désespoir absolu.

Pourtant quelquefois, en retrouvant la rue après un casting, je suis étonnée par la douceur de l'ambiance, comparée à la dureté du monde que je viens de quitter. Une douceur faite d'impersonnalité, de craintes, mais une douceur quand même. A observer les gens, il semble même qu'il y ait une certaine bonté, ou au moins une absence de méchanceté... Dans l'individu isolé on trouve facilement de la simplicité, je vois tant d'expressions inconscientes de l'innocence. Tellement inconscientes qu'on se sent voyeur ! Cette innocence que l'on perd dans l'exhibition, dans le savoir de l'image, dans son apprentissage... Ce travail, c'est étonnant, approfondit la connaissance de soi autant que la capacité à se voir en représentation.

Je descends les marches vers le métro. J'ai quitté ce monde qui manipule, fabrique la publicité, mais elle est partout, étalée sur les murs de la ville cosmopolite.

Mêmes les tunnels des métros n'accordent pas de trêve à la publicité, elle poursuit son travail entre les stations, éclairée par des petites lumières, mais ils sont noirs et sinueux et permettent à la pensée de se perdre... si du moins on ne rencontre pas son reflet lugubre dans la vitre !

PERTE DE MORALE

Je suis lasse. De la cocaïne a circulée toute la journée, j'ai fini par en prendre, bien que je ne l'aime pas dans ce travail et dans ce milieu. J'en ai pris par faiblesse, parce que j'étais très fatiguée et pour tenir le coup parce que les conditions physiques étaient dures, des photos dans la neige avec des habits de tulle, de danseuse... Le rédacteur m'en a donné *pour le fun* et aussi pour la photo: il voulait m'aider à trouver « cette petite dose d'extrême, de folie ». Tel était son désir. D'habitude, je n'ai besoin de rien pour atteindre cette folie. Le photographe le sait bien, lui, ce n'est pas la première fois que nous travaillons ensemble.

Il me demande ce qui ne va pas. Il ne me reconnaît pas. Moi non plus je ne me reconnais pas. Peut-être est-ce simplement que je ne peux plus, n'y arrive plus.

Il faut que je sois désinhibée, charnelle, présente mais je n'y parviens pas; comme si j'avais, d'un coup, perdu mon savoir-faire et surtout *toute capacité à donner*.

Je me sens épuisée, je me sens moche, avec ces faux cils de quatre kilos qui me donnent un regard aussi lourd que l'est mon coeur.

Ma peau est irritée, plus le maquilleur rajoute de poudre, pire c'est... Des larmes ruissellent sans cesse au bord de mes yeux, ça doit être la fatigue, le maquillage coule, une catastrophe. On me maquille à nouveau mais ça ne prend même plus. On est patient, gentil avec moi et je ne me sens encore moins à la hauteur, Que je ne suis-je ce flocon, cet arbuste légèrement bercé par la brise ? Peut-être que la cocaïne accentue encore cet état de démoralisation contre lequel je ne parviens pas à lutter? En chute libre : suis-je en train de perdre ma moralité sans le savoir et c'est ce qui entraîne plus vite ma perte de moral ?

LE PETIT GARÇON

De tous les lieux où j'ai erré, le Japon a une place à part; j'en garde des souvenirs particulièrement forts. Peut-être parce que je m'y suis sentie plus dépouillée encore qu'à l'ordinaire à cause du dépaysement et de l'isolement complets. Lors de mes ballades en des lieux inconnus, j'ai vécu des moments si insolites que leurs souvenirs me reviennent comme des apparitions, entre chien et loup: je ne sais plus s'ils tiennent du rêve ou de la réalité... Ce sont des visions fugitives qui m'ont pourtant touchées profondément.

Dès mon arrivée à Tokyo j'ai pressenti qu'il existait autre chose que la ville occidentale apparente. Tant de signes d'un autre monde: des temples miniatures dans la rue où brûle l'encens entre deux immeubles modernes, des cloisons qui se ferment à mon passage par une ruelle, sur une femme en kimono et un vieil homme assis en tailleur au sol...

Je me souviens:

Le métro m'emmène vers Asakusa, marché aux épices.

Là commence la nouveauté, multitude de petits vendeurs devant des multitudes de paniers contenant des multitudes de poissons séchés.

J'entre dans un petit boui-boui où je suis la seule blanche, la seule femme même, je ne m'en rends compte qu'après. Je demande une bière, j'aime bien la bière japonaise. Les garçons se mettent à parler et à rire. Je ne comprends rien, ils le savent, mais ne le font pas avec ostentation. Ils ont même cet art incroyable de regarder sans regarder. Ça m'épate: je sens, je sais qu'ils me regardent et pourtant chacun a les yeux dans une direction distincte. Au fond, presque dans l'ombre, un vieillard est assis; je viens de l'apercevoir maintenant que me suis habituée à l'obscurité. Lui, à la différence des autres, me fixe tranquillement, il y a de la bienveillance dans son expression.

Je sors et marche droit devant moi au hasard, les rues s'élargissent un peu. Apparaît la silhouette majestueuse d'un temple, je m'en approche lentement. En haut des marches les portes sont grandes ouvertes, assis au sol, un jeune prêtre au crâne rasé recopie des mètres d'écriture. J'observe cette scène silencieuse, il lève ses yeux bridés sur moi. Tout se joue dans

l'attitude, figée un instant. J'ai envie de sourire mais n'ose pas, mon sourire reste prisonnier.

Je continue toujours tout droit et tombe sur une petite gare: on rencontre des gares partout à Tokyo, qui semblent avoir des centaines de destinations... Jamais encore je n'avais eût aussi peur de me perdre! Je prends un train sans connaître sa destination, je sais seulement qu'elle m'éloigne davantage du centre. Je regarde par la fenêtre et je descends quand je remarque de la verdure, une colline.

Je la grimpe avec la certitude de me diriger vers un lieu énigmatique. Le jour commence à baisser. En m'approchant je vois qu'il s'agit d'un cimetière. Ce qui me frappe immédiatement c'est la paix qui y règne, une paix mélancolique qui n'a rien de lugubre. Je marche dans les allées et je pense que, de ma vie, je n'ai vu un parc aussi joli! Des bâtons couverts d'inscriptions sont plantés sur les tombes, certaines en ont beaucoup, d'autres non; je m'interroge sur leurs significations, personne n'est là pour me répondre. Je suis complètement seule et paisible, la nuit est tombée. Après avoir parcouru de long en large ce grand cimetière, je me décide à rentrer et me dirige vers la gare.

Quand je descends sur le quai pour prendre le train en sens inverse, je croise le regard d'un petit garçon. Un regard tellement intense qu'il me sort de mes pensées, de la douce quiétude où je me trouvais. Ce regard exprime un tel choc que je me retourne pour voir s'il s'agit vraiment de moi, mais dans mon dos il n'y a que des visages japonais impassibles... J'ai beau me sentir en fusion avec ce qui m'entoure, mon apparence me distingue radicalement, et c'est aussi la première fois de ma vie que je fais cette expérience avec une telle force.

Je monte dans le train bondé, cherche une place sur la barre pour s'accrocher au milieu de toutes ces mains mates et délicates. Je sens une présence à mes côtés, le petit garçon est là. Il tient sa main droite tendue contre son corps, elle est séparée de la mienne le long de ma jambe seulement par quelques centimètres. Il ne me regarde pas mais en l'observant je m'aperçois qu'il est en proie à quelque tumulte intérieur, son souffle est rapide. Puis, n'en croyant pas mes yeux, je vois qu'il rapproche très subtilement sa main de la mienne, l'air de rien. Son souffle s'accélère. Je ne bouge pas, il me frôle et ferme alors les yeux, ses paupières

tremblent. Une place se libère et je la prends, le petit garçon ouvre les yeux, reste immobile et me regarde furtivement sans arrêt, son expression est si troublée que j'ai du mal à comprendre, à croire ce qui se passe.

A la station Asakusa je descends, sors de la gare, marche vers le métro, regarde le plan à plusieurs reprises avant de savoir quelle direction emprunter.

Je me sens encore toute troublée et amusée par cet enfant, il était touchant! Mais alors que j'atteins le quai je sens à nouveau sa présence. Lui! Encore lui, il ne me regarde pas mais il se tient tout près de moi!

Dans ce wagon il y a de la place, les longues banquettes tapissées de velours rouge sont pratiquement vides, je m'assois au centre de l'une d'elle. Le petit garçon se tient debout et me lance des regards éclairs sans pour autant me les adresser: comme s'il ne s'en rendait même pas compte. Brusquement il vient se coller à moi, alors que la banquette est vide! De nouveau il essaye, avec le dos de sa main contre son pantalon, de toucher la mienne, son regard est baissé. L'émotion transforme son visage, je le regarde et ne sais comment réagir, en moi se bousculent l'amusement et la gravité. Je retrouve une sensation éprouvée en Turquie ou au Maghreb, mais que j'avais oubliée. Être femme peut devenir une expérimentation bouleversante. C'est la révélation de ce que je suis bien malgré moi, en premier et en dernier lieu. Sensation que nous, femmes occidentales, nous provoquons sans le savoir, mais que nous ne pouvons éprouver dans nos pays.

Cette sensation est peut-être encore plus forte là, parce que le trouble de l'enfant est tel que je pense que ni l'un ni l'autre n'allons pouvoir le soutenir plus longtemps. Jamais je n'ai vu tant de timidité liée à une telle audace, et à une telle témérité ! C'est cela le plus incroyable, un tel désir associé à un interdit terrible.

En face de nous, un monsieur d'un certain âge s'est assis. Il commence à regarder l'enfant avec sévérité, mais l'enfant fait comme si il ne le voyait pas -ou alors il ne le voit pas pour de bon, je ne sais pas.

Le monsieur le dévisage maintenant avec une vraie dureté et lui dit un mot en japonais au moment où je veux moi aussi lui parler pour rompre cette tension insupportable... Je m'adresse à lui en anglais, je lui demande comment il s'appelle et l'enfant, sans répondre au monsieur, tourne alors des yeux dans ses orbites comme s'il allait se sentir mal.

Je suis arrivée à ma station, le monsieur se lève pour sortir et jette à l'enfant une phrase d'un ton désapprouvateur. L'enfant reste cloué sur le siège tandis que je me dirige vers les portes mais, avant qu'elles ne se referment, il est lui aussi sur le quai. Je n'en reviens pas: jusqu'où va-t-il me suivre?

Je sors dans la nuit de l'hiver sous les milliers de fenêtres allumées des grattes-ciel, il fait doux. Mes pas résonnent sur l'asphalte neuf et j'entends d'autres pas en écho. Je sais que c'est lui, je ne me retourne pas.

Lorsque j'arrive devant mon immeuble je tourne enfin la tête vers lui et il s'immobilise, comme maintenu à distance par une paralysie soudaine, « *un deux trois soleil* »; je lui souris, pour la première fois il me fixe, pour la première fois son regard m'est consciemment adressé. Il y a dans ses yeux de la mélancolie et de la douceur.

Je l'abandonne dehors, j'entre dans le bâtiment et prends l'ascenseur jusqu'à mon appartement au troisième. Par chance il n'y a personne: l'autre mannequin n'est pas rentrée. Je veux savourer seule le trouble de cet épisode insensé et magique. J'allume les lumières et me dirige vers la fenêtre: il est là, en bas, le visage tendu vers le haut et toujours son cartable dans le dos. Je m'angoisse tout à coup: saura-t-il retourner vers sa banlieue si lointaine ? Sa mère est peut-être folle d'inquiétude à cette heure... Je tire les rideaux blancs et opaques, décide de ne plus faire attention à lui. Mais je ne peux m'en empêcher, il est là comme une obsession, tenace! Je longe le mur sous la fenêtre et regarde sans me faire voir: il est encore planté là, le visage levé vers la lumière, en attente. Je ne bouge pas non plus, je veux le voir partir. Au bout de dix longues minutes il se retourne et s'en va. Je le suis des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'escalier du métro. Alors dans mon for intérieur, en regardant les lumières de la ville, la nuit des inconnus dans laquelle il se fond, je lui dédie un long poème amoureux: à sa singularité, à sa témérité, à son intensité. *Petit garçon, ne perd jamais ça!*